

Ibrahim Al Koni

Les Mages

Traduit du libyen par Philippe Vigreux
Phébus – 620 pages – 24 €

Propos recueillis par **Khaled Osman**

La traduction des *Mages* vient de paraître en français. Quelle place au juste ce roman occupe-t-il dans votre œuvre ?

L'épopée des *Mages* occupe nécessairement une place essentielle dans mon itinéraire romanesque, du fait non seulement de son volume et de l'esprit épique qui l'anime, mais en tant qu'affirmation de ce principe essentiel qu'est dans le monde saharien la relation intime entre l'homme et la nature. De ce fait, la nature tient le rôle de personnage principal de cette épopée, même si j'avais tenté d'exprimer antérieurement cette idée dans des œuvres comme *Le Saignement de la pierre* ou *Poussière d'or*. Je pourrais presque dire de ce point de vue que mon œuvre entière n'est qu'une symphonie, qu'un hymne dédié à la nature, d'autant que certains pensent aujourd'hui que le romancier, même écrivant cent romans, n'en écrit en réalité qu'un seul et que chacun recèle la clé de tous les autres.

Le roman est peuplé de créatures magiques tels que les djinns et les démons, qui sont autant d'expressions des croyances du peuple saharien. Quelles sont, selon vous, les composantes essentielles de la culture touarègue ? Quel rôle y jouent l'islam et les croyances africaines ?

Comme toute culture enracinée dans le temps, la culture touarègue est une culture « primitive », j'entends par là une culture imprégnée d'un « esprit génésiaque », autrement dit,

de cet esprit mythique qui traverse l'écriture des livres saints – en premier lieu l'Ancien Testament, mais aussi les épopées des anciennes nations comme celles de Gilgamesh ou de l'Iliade, en passant par les mythes de l'ancienne Égypte. En d'autres termes, une culture porteuse de ces croyances qui, par étapes successives, ont façonné ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui « la religion ». C'est dire aussi qu'elle est, en son principe même, une culture essentiellement religieuse, en ceci qu'elle inclut le principe de la foi tel qu'il transparait dans les légendes du peuple touareg, pas moins imposantes ni chargées de souffle épique que les épopées mésopotamiennes ou que celles de la Grèce et de l'Égypte pharaonique. On sera sans doute étonné d'apprendre que, de cette culture touarègue comprise comme un ensemble de pratiques rituelles et comme expérience religieuse primitive, sont issues toutes les cultures du bassin méditerranéen, religions y comprises, ainsi que j'ai pu le prouver scientifiquement dans mon *Discours sur le langage divin* dont six volumes ont paru jusqu'à présent.

Les personnages du roman semblent convaincus que la sédentarité et la construction de murs constituent une lente soumission aux valeurs décadentes de la cité : poursuite effrénée des richesses, dégradation du milieu naturel, exploitation de l'homme, etc. Est-ce là un appel au maintien du principe de migration ?

Selon la Genèse et l'Ancien Testament, la Création se composait à l'origine d'une communauté nomade et d'une autre, sédentaire, la première étant une communauté divine, la seconde une communauté humaine. Or il se trouve que les fils de la nation nomade – autrement dit, divine – se sont épris des filles de la nation sédentaire et ont engendré avec elles une descendance. Telle est l'origine de la malédiction « sédentaire » qui a annihilé en l'homme le principe divin et a rabattu celui-ci du ciel de la liberté vers la terre de l'esclavage, considérée comme la suite naturelle du principe de sédentarité. Cela signifie concrètement que la malédiction du domicile se confond à celle du péché originel ; nous pouvons la considérer comme la deuxième chute dans l'échelle du péché. Nous en avons la preuve sous nos yeux, dans la mesure où la sédentarité a certes pu engendrer ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui « la civilisation » mais que cette dernière, appuyée uniquement sur le versant matériel du dualisme de l'existence, marche depuis toujours à cloche-pied ! Quant à l'âme : disparue depuis le début ! Si les Anciens, au premier rang desquels les Touaregs, ont révééré le principe de la migration au point d'en faire une religion, ce n'est pas seulement parce qu'il concrétise la liberté et l'affranchissement des maux de la sédentarité, mais pour une raison métaphysique plus profonde qui fait de lui l'équivalent naturel du principe de la vie comme voyage.



© Phébus

Un autre facteur participe à la malédiction qui frappe la tribu : la passion de l'or. L'or est-il envisagé ici comme symbole de l'avidité au sens large, ou bien est-il chargé d'un sens plus particulier ?

L'or, dans l'histoire de la culture humaine, n'a pas seulement joué un rôle unique comme symbole de l'avidité, de la propriété ou de la richesse matérielle, il est, dans toutes les religions, empreint d'une malédiction éternelle en tant qu'ennemi de l'âme. En outre, si tel est le cas dans les religions révélées (lesquelles se jugent plus dignes de ce trésor appelé « âme » que celles qui les ont précédées dans la transmission du message !), le destin de cette malédiction accompagne ce métal depuis le temps de la Genèse, c'est-à-dire, depuis cette étape liminaire de l'histoire de la religion primitive où la découverte des métaux revêt des aspects magiques et où l'homme, l'homme ancien, imprégné de cet esprit que j'appellais « génésiaque », ne peut que les

craindre, voyant en eux un danger capable de renverser sa vie.

Avez-vous été influencé par la tradition littéraire arabe ou occidentale ? Quels écrivains en particulier ont participé à la formation de votre sensibilité littéraire ?

J'ai été influencé par la Mère du monde, porteuse de la vérité du monde, celle qu'on nomme dans les livres « Grand désert », cette rude mère dans les bras de laquelle m'a jeté ma mère de chair dès l'âge du berceau, afin qu'elle débute avec moi le voyage de l'initiation, voyage de l'épreuve aussi – garante du salut –, celui enfin de l'adhésion aux commandements – créatrice de ce que saint Paul appelle la « nouvelle naissance ». Oui, je suis né chair de la matrice d'une mère charnelle et je me suis vu naître âme de la matrice de ma véritable mère : le Grand désert ! Ce paradis tissé des fils du néant que certains ne cessent d'affubler des pires qualificatifs, ne craignant pas de l'assimiler à « l'enfer », de

par l'ignorance où ils sont de sa réalité profonde et qui fait de lui l'équivalent le plus pur de l'existence humaine toute entière.

Vous n'avez tissé des liens avec la langue arabe qu'à la fin de l'enfance. Le berbère a-t-il une influence sur votre langue littéraire ou sur votre style narratif ?

La langue est une autre merveille. La langue ne devient la merveille des merveilles que dans les mains de celui qui mérite le nom de « créateur », nourri de cet « esprit génésiaque » dont je parlais tout à l'heure. Dans les mains de ce magicien, les langues renoncent à leur identité en tant que langues pour devenir des langues étrangères à toutes les langues, pour devenir des langues étrangères aux mots, pour devenir la langue de l'âme, celle qui rejette le carcan des bafouillages habituels pour devenir la langue de la Vérité, la langue de la prophétie, la langue du divin. Or, la langue du divin a d'autant moins besoin de traducteur qu'elle est la matrice des langues. Sa familiarité nous évite le contact avec les charabias de tous ordres, nous épargne la peine d'utiliser ces langues qui n'ont jamais été langues un seul jour mais bien plutôt les marques de l'agitation des habitants de Babel dont nous parlent les livres de l'Ancien Testament. Lorsque nous aurons retrouvé cette langue, alors seulement, les âmes avides de retrouver leur vérité perdue, d'entendre leur langue perdue, écouteront nos paroles. Peu importera dès lors quelles langues nous parlerons, puisque cette langue de la nouvelle naissance coulera en chacune d'elles, engendrant de son propre fond une autre langue, celle que parlait l'homme avant de courir les chemins de la dispersion et de devenir étranger à sa propre réalité spirituelle. ■

Traduction de Philippe Vigreux